

CINEMA MAGAZINE

7 FÉVRIER 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N° 6

CHARLES BOYER et GABY MORLAY
sont les protagonistes du " Bonheur "
que vient de terminer MARCEL LHER-
BIER (Pathé Natan).





LES 2 VISAGES

DE MISS BÂ

Si je me permets d'insister sur ce qui fait, à mes yeux, la supériorité de Lucienne Bogaërt sur Norma Shearer, ce n'est pas, cependant, que le film et ses interprètes ne présentent certains côtés vers lesquels penchent mes préférences...

Et c'est ainsi qu'opposant Laughton à Lugné-Poe, je me permets de préférer l'acteur anglais...

Certes, Lugné-Poe est excellent; certes, il est remarquable, et même en proie à une sorte d'atroce grandeur dramatique dans le dernier acte de cette pièce cruelle; mais il y a en lui plus du père Grandet que du puritain, tyran et monstre domestique. Il montre quelque chose de sec et de dur qui insoie la terreur et l'obéissance immédiate, mais cela cadre assez mal avec ce style melliflue et gluant où les mots pieux masquent les moins orthodoxes des sentiments.

Laughton, au contraire, est excellentement puritain; tout, en lui, révèle le bourgeois soumis à une loi qu'il s'exécute avec un tracé; tout, aussi, révèle l'autocrate capricieux, jaloux, bouffi d'un monstrueux égoïsme, fermé à toute vérité, fût-elle aveuglante, s'il lui arrive d'être contraire à sa volonté. On comprend bien que cet homme dont l'aspect révèle le tempérament sensuel, gourmand, jouisseur, ait dû martyriser chacun autour de lui, et tout spécialement lui-même pour se créer, monstre indocile, une nature contraire à celle avec laquelle il était né... Et lorsqu'il se penche vers sa fille, ce n'est pas l'horrible aveu d'un vieillard au bord de la folie, mais l'hypocrite amitié, le ton papillard, les caresses « saintement » paternelles. Seules, ces caresses et le regard peut-être trahissent le misérable qui ne comprend pas la portée terrible de la confession qu'il vient de faire pour se rapprocher de sa fille...

Quant à Robert Browning, si Frederick March est plus impétueux, plus « héros romanesque », Aimé Clariond, lui, a une vitalité plus impérieuse; à vrai dire, les deux rôles se valent. Janine Crispin est une Henriette charmante, à laquelle manque peut-être la simplicité de Maureen O'Sullivan, mais dont le naturel vaut celui de la jeune Américaine; Wilson, jeune chez nous, est d'âge en Amérique, ce qui est peut-être plus adroit; le reste des personnages s'équilibre admirablement...

L'atmosphère du film, plus exactement victorienne, n'a pas le charme et la grâce exquise des couleurs et des toilettes qui font du spectacle de *Miss Ba*, aux Ambassadeurs, une adorable symphonie. Enfin, le spectacle, au théâtre, met en évidence les personnalités brillamment exceptionnelles du poète et de *Miss Ba*; le film, lui, dessine plutôt une histoire d'amour dont la singularité tient surtout à cette grande ombre pesante qui traverse toute la pièce: Charles Laughton, tyran domestique et père monstrueux.

LUCIENNE ESCOUBE.

Frederich March et Norma Shearer dans une autre scène du film dans lequel Charles Laughton fait également une création remarquable.



Ci-dessus : Frederick March et Norma Shearer dans « The Barrett of Wimpole Street ».

Ci-contre : Deux aspects de la pièce « Miss Ba » où l'on reconnaît Lucienne Bogaërt et Aimé Clariond.

UNE compétition bien curieuse a lieu, depuis quelque temps déjà, entre théâtre et cinéma; il ne s'agit point, ici, de ressusciter la vieille querelle qui les oppose, mais bien d'examiner un fait nouveau et digne d'intérêt: deux des succès de notre saison théâtrale, *Tessa* et *Miss Ba*, viennent, tous deux, de pièces anglaises, jouées en pays anglo-saxon et adaptées, dans ces mêmes pays — le premier à Londres, le second à Hollywood — à l'écran... Si bien qu'il nous est possible d'assister, en matinée à la représentation — en langue anglaise — d'une pièce que nous pouvons applaudir, le même soir, jouée par des artistes français, au théâtre...

On a déjà pu établir les différences, les ressemblances et les oppositions de *Tessa* avec *Miss Ba*. Il ne s'agit dans ces lignes que de *Miss Ba*, ou, plus exactement, pour reprendre le titre anglais original, de *The Barrett of Wimpole Street*...

Miss Ba (*The Barrett of Wimpole Street*) film, a été réalisé à Hollywood par Sydney Franklin, metteur en scène de talent, et habituel directeur de Norma Shearer, principale interprète du film; c'est elle, en effet, qui donne à Elizabeth Barrett sa grâce grave, son allure bien victorienne, sa voix nuancée; mais elle laisse dans l'ombre l'éclatante supériorité intellectuelle de celle qui fut une des gloires de la poésie anglaise; de même ignore-t-elle la faiblesse et la lassitude d'une créature malade depuis des années. Et c'est là le miracle que crée, chaque soir, l'inter-



LES JEUX DE L'AMOUR



La scène, désormais fameuse du Casino, dans *Pension Mimosas*, de Jacques Feyder.

ET DU HASARD

RARES sont ceux d'entre nous qui ne se laissent pas séduire par l'attrait du jeu. Jeux de société, anodins et paisibles, surtout jeux de casinos d'un charme plus fiévreux. Si nous nous écartons de la table magique où roule une boule capricieuse, c'est plutôt par timidité et prudence, car nul ne saurait être indifférent à ses prestiges. La preuve en est que les films qui se déroulent dans des milieux de joueurs et nous montrent leurs émotions et leurs angoisses connaissent toujours une grande fortune. Même au début du cinéma, quand le souci de vraisemblance se montrait sous un jour assez rudimentaire, les scénaristes ont tenté de suggérer l'ambiance particulière des salles de jeu et l'état d'esprit de leurs fervents.

Le cinéma nous a, depuis, fait pénétrer maintes fois dans les divers milieux où régnaient les cartes ou la roulette: triposts crapuleux ou mondains, salles de baccara, cercles privés, rien ne nous demeure à présent inconnu. L'Amérique — notons-le au passage — a eu tendance à nous montrer surtout les gangsters du jeu et des films comme *Un mauvais garçon*, ou *Sa douce maison* sont autant de témoignages sur ce milieu d'adroits filous. La psychologie du tricheur a tenté aussi quelques réalisateurs français; *L'Épervier* nous apporta entre autres, grâce au pathétique saisissant de Charles Boyer, une remarquable étude sur ce sujet. Mais enfin, s'il y a un bon nombre de gens se révélant comme des virtuoses du poker camouflé, il y en a d'autres qui se livrent aveuglément aux caprices du destin: visages étranges, anxieux ou blasés, âmes à demi-mortes qui demandent aux émotions du jeu des sensations nouvelles. A côté d'eux, il y a ceux qu'un hasard, un effort désespéré de se tirer d'une situation critique, ou le besoin de refaire une fortune amène autour des tables toujours pleines. Ils ont moins de maîtrise et de sang-froid que les autres; ils ne savent pas cacher leur angoisse et plus d'un drame se devine sur leur physionomie crispée.

C'est eux-là surtout qui ont attiré les cinéastes. Tantôt ils n'ont vu de leur histoire que le côté drôlatique, les mésaventures d'un

profane perdu dans un milieu qui le déconcerte; tantôt ils ont cherché les tragédies qui peuvent naître d'un entraînement irréflectif ou d'une mauvaise chance tenace. Nice et Monte-Carlo ont été le centre d'innombrables aventures qui se sont déroulées d'une manière bouffonne ou tragique, selon la fantaisie du metteur en scène. Un film, d'ailleurs parfaitement réussi comme *La Merveilleuse Journée* interprété par Duvallès tirait partie de l'élément drôlatique et plaisant que comportent les ahurissements d'un provincial trop heureux au jeu. *Monte-Carlo* vu par Lubitsch et joué par Jeanette MacDonald prenait un aspect de féerie légère; dans *Le Capitaine Craddock* histoire d'amour et d'aventures, le fureur d'un joueur malchanceux — le beau Jean Murat — risquait de faire tourner la comédie en drame. Les thèmes, dans les deux genres, sont d'ailleurs simples et limités; manière comique qu'un joueur malheureux perd au delà de ce qu'il peut payer. C'est alors l'histoire habituelle de la dette de jeu, avec toutes ses variations: vol, suicide, trahison, dont la dernière illustration nous était fournie par *Les Nuits moscovites*, mélodrame fort bien agencé.

Un des mérites essentiels du dernier film de Jacques Feyder, *Pension Mimosas*, est d'avoir réuni ces deux aspects jusqu'alors séparés, et de nous donner un film où le drame et la comédie sont mêlés. *Pension Mimosas* est le premier film « complet » sur le jeu, le génie clair et lucide de Feyder n'a pas voulu choisir entre le mélodrame et le vaudeville: il a réalisé une œuvre équilibrée et totale, une sorte de document humain sur le jeu et sur les joueurs, et cela seul suffirait à donner à son film une place éminente. Mais il a fait mieux. Creusant son sujet, comme à son habitude, il a moins voulu nous montrer l'influence pernicieuse d'une passion et ses répercussions extérieures que tracer quelques caractères soumis, pour des raisons diverses, à l'emprise du jeu; il a voulu avant toute chose créer un drame intime, dont la portée humaine dépasse infiniment les données matérielles fournies par les salles de Monte-Carlo.

Il convient d'admirer le tact et l'adresse

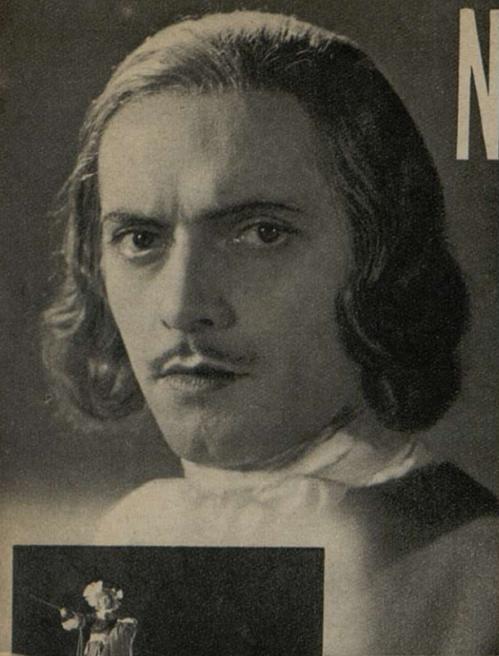
dont Feyder a fait preuve en reprenant des thèmes fort connus; il a su les renouveler entièrement. Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, on ne voit pas le jeune homme perdre son argent et, par ailleurs, le passage où sa marraine gagne sans discontinuer est traité avec une simplicité et un naturel si frappants qu'on croit voir pour la première fois une scène que le cinéma nous a cependant prodiguée. Surtout, l'histoire des trois principaux personnages est si intimement reliée à leur caractère, à leurs amours, à leurs faiblesses que la tragédie du jeu n'apparaît plus que comme l'image d'un plus ample drame, comme une face particulière des passions humaines. Ce sont les sentiments des héros, leur passé, leurs espoirs, qui animent cette aventure. Le jeu n'est plus une circonstance extérieure, il n'est même plus, comme quelquefois, un ressort de l'action, mais une des formes du conflit intérieur qui se livre sous nos yeux. Il prend, comme tout ce que touche l'esprit créateur de Feyder, un sens neuf et profond.

HENRI AGEL.



La partie de baccara, dans les *Nuits Moscovites*. Harry Baur joue et gagne.

Nous sommes allés à LAGARDÈRE!!!



Le comte Henri de Lagardère, figure quasi légendaire, tel qu'il apparaît sous les traits de Robert Vidalin, dans *Le Bossu*.

Si tu ne viens pas à Lagardère, criait Robert Vidalin du haut d'un ravin, Lagardère ira à toi.

Le film de René Sti : *le Bossu*, qui vient de démontrer brillamment les qualités que nous connaissons déjà à Robert Vidalin, a orienté sa vie et sa carrière dans une voie pour le moins inattendue. On sait que les extérieurs du film restant inachevés, Robert Vidalin ne pouvant quitter la Côte d'Azur et reprendre son poste à la Comédie-Française, certain malencontreux télégramme, dont il ne fut point le rédacteur, lui valut la sanction inélégante d'être remercié par la Maison qu'il servait avec tant de flamme et de conscience. Depuis, Robert Vidalin qui interprète chaque soir aux côtés de Cécile Sorel le rôle de Jean Gaussin, a vu les marques les plus vives de sympathie s'adresser à lui.

Sans nul doute Robert Vidalin, dont l'emploi rue de Richelieu était très important, verra sous peu la Maison de Molière lui ouvrir ses portes. Pour n'avoir pas été responsable de la faute qui lui a été si vivement reprochée, il le mérite doublement.

Ce petit préambule théâtral nous a semblé nécessaire car la destinée cinématographique de Robert Vidalin s'est trouvée, par un curieux concours de circonstances, singulièrement mêlée à sa destinée théâtrale. Bien sou-

vent nos producteurs sont allés chercher leurs meilleures recrues sur les scènes les plus cotées. Robert Vidalin est de ceux qui méritent qu'on se penche sur leur intéressante personnalité.

Un rôle dans le film d'Edmond T. Gréville : *Le Train des Suicidés*, lui permit de prendre un premier contact avec le cinéma. L'an dernier, il fut avec un émouvant lyrisme le chef des étudiants révolutionnaires dans le film de Raymond Bernard : *Les Misérables*.

Aujourd'hui, Robert Vidalin nous est apparu sous les traits valeureux du comte Henri de Lagardère, figure quasi légendaire, et dont la vie de sacrifice et d'héroïsme fera palpiter le cœur de bien des spectatrices après avoir fait battre le cœur d'innombrables lectrices. Bien que pour beaucoup, le rôle de Lagardère paraisse un rôle « en or » il présentait beaucoup d'écueils. Or, Robert Vidalin l'a aimé à plus d'un titre. Le côté sportif et combattivé de son rôle l'a séduit avant toute chose, de même que la composition du fameux petit Bossu, être difforme et repoussant. Il a su en traduire toute la ruse et l'habileté et passer avec facilité de l'un à l'autre visage.

Pendant on aurait tort de croire que Robert Vidalin, romantique par tendance et par nature, ne voit le cinéma et ses interprétations à venir que sous ce jour. Robert Vidalin aime le cinéma et désire le servir parce qu'il est un art jeune qui correspond mieux aux jeunes activités ; il rêve de sujets neufs, pensés et écrits pour l'écran. Mais il attend de lui d'étonnantes révélations car Robert Vidalin pense avec juste raison que le septième art est loin d'avoir dit son dernier mot. L'amour qu'il porte au cinéma est dû à ce que ses interprètes peuvent utiliser mille ressources que limitent forcément les jeux de la scène. Le texte n'est plus roi, l'acteur apporte son propre effort, celui de ses muscles et de son intelligence. Le côté physique, joint au côté spirituel, l'enthousiasme vivement. Cela nous ramène, dit-il, à l'Hellade immortelle.

ARLETTE JAZARIN.

la CALME

Vous l'avez aperçue bien souvent à l'écran. Pourtant vous l'avez réellement vue pour la première fois dans *Un drame à Manhattan*, avant cet *Introuvable* qu'elle et William Powell animent de leur flegme savoureux.

Avec son visage chiffonné et mutin, ses yeux rieurs qui semblent incapables de prendre quoique ce soit de la vie au sérieux, elle



Le fin et spirituel visage de MIRNA LOY. — Ci-dessous : l'étonnant trio de *UN DRAME A MANHATTAN*, Clark Gable, Mirna Loy et William Powell (Photos M. G. M.)

naturelle, accueille avec scepticisme les éloges trop flatteurs qu'on lui décerne. Elle n'est jamais pressée, jamais soucieuse, emportée ou bruyante.

Elle n'a pas de vastes ambitions, d'enthousiasmes éphémères et passionnés. L'existence, pour elle, est une rivière calme coulant, comme à regret, dans ses prés verdoyants.

Le croiriez-vous, elle a récemment abandonné le golf parce que, dit-elle, les gens s'y adonnent avec trop de passion et que, de plus, ce sport nécessite un trop grand effort.

Si on pouvait s'arrêter après avoir joué trois trous, par exemple, remarque-t-elle, il me semble que ce sport serait beaucoup plus intéressant. Mais lorsqu'il faut marcher pendant trois ou quatre heures sans arrêt, ce n'est pas un plaisir, tout au moins en ce qui me concerne.

Il fut une époque où, la vie que menait l'héroïne de *Un drame à Manhattan* aidant, les producteurs la confinaient dans des rôles de femmes orientales, rêveuses et mélancoliques. On lui a heureusement permis d'évoluer depuis. Toutefois garde-t-elle un ressentiment quelconque de ces mois ingrats ? Ce serait mal la connaître :

— Je continuai à m'adresser à ces producteurs, ajoute-t-elle, leur disant calmement qu'ils avaient tort ; mais en attendant, je jouais les rôles qui m'étaient invariablement confiés... Par la suite, ils finirent par être convaincus et j'obtins enfin les rôles que je joue maintenant.

Et comme, inévitablement, on s'enquiert de la façon dont elle compose ses rôles, elle s'étonne :

— Que voulez-vous dire ? Je n'ai jamais fait, en ce qui me concerne, d'effort pour rendre les femmes que je représente « sympathiques » ou « charmantes ». Elles sont simplement femmes, comme moi-même. J'essaie de déterminer leur manière de penser et de m'ajuster ainsi à leur caractère. En dehors de cela, conclut-elle, je cherche surtout à faire une composition égale, sans élan de passion ou d'enthousiasme ; car je suis moi-même très calme.

Vites-vous jamais « star » tenir un tel langage ?

J. V.

A BILLANCOURT Une sacrée gosse fait des siennes

— Tu vois, me dit Préjean, Danielle Darrieux et moi, nous allons enregistrer une chanson dans cinq minutes ; il y a un quart d'heure, nous ne la connaissons ni l'un ni l'autre. Voilà comme nous sommes ! Et l'on dira encore qu'on perd du temps dans les studios français !

La chanson en question est d'ailleurs charmante, facile à retenir (ceci dit sans rien enlever aux qualités d'assimilation des deux artistes), et deviendra sans doute populaire, puisqu'elle sera lancée par le plus populaire de nos interprètes.

Elle a été écrite en l'honneur de Daniell Darrieux qui, dans l'histoire, veut se noyer, pour un chagrin d'amour ; Préjean la sauve, la ramène chez lui alors que d'élégants invités se pressent dans son hall et dansent. Car Préjean, dans *Une sacrée gosse*, est le

fils d'un riche marchand de vins en gros de Bercy ; ce qui explique : 1° qu'il fréquente les bords de la Seine ; 2° qu'il ait un home très chic où il donne de belles réceptions. Autre détail palpitant : il s'appelle Gaston.

Pendant que Gaston et sa partenaire enregistrent leur chanson dans un auditorium, Léo Joannon tourne la réception dans le studio voisin. Le décor représente une grande pièce moderne, avec des statues plus grandes que nature, des panneaux chinois, une terrasse, abritant l'inévitable bar, indispensable à tout intérieur à la page.

Lucien Baroux qui est du film, mais non de la scène, est accoudé à ce bar et parle, comme une personne naturelle, au producteur, M. Algazy ; je dis : « comme une personne naturelle », parce que son visage

est tranquille, ses gestes mesurés, et qu'il ne rappelle en rien l'amusant Baroux des films, à l'air souvent ahuri, aux yeux ronds, à la figure si expressive et si cocasse.

Jeanne Helbling danse avec M. Tissier ; la première est la maîtresse de Préjean (dans le film), et elle fait les honneurs en son absence ; le second est l'artiste comique qui joua, dans *Le Voyage imprévu*, le rôle du mari. Vous avez déjà deviné que cette pauvre Jeanne Helbling sera supplantée par Danielle Darrieux dans le cœur volage du fils à papa.

Stradling et Lefèvre, les opérateurs, suivent le jeu en voiture, dans un travelling qui parcourt toute la pièce. Il y a des figurants partout ; habits, smokings et robes de soirée ; le champagne coule à flots ; je le soupçonne fort de n'être que de la vulgaire limonade, mais les figurants sont habitués à cette ingénieuse substitution.

Yves Mirande, auteur du dialogue, se promène, attentif, couvant son texte pour qu'on n'y change pas une virgule.

Les extérieurs ont été pris, naturellement, à Bercy.

HENRIETTE JANNE.

est la partenaire idéale pour un Powell un peu distant et froid, sachant se moquer lui-même de sa suffisance et de son affectation. A eux deux, ils incarnent, de l'avis unanime, le couple moderne, averti de la vie, et dont le bonheur est sauvegardé par la compréhension mutuelle des époux même sans illusion.

Dans le privé, Mirna Loy répond assez exactement à l'impression qu'on peut se faire d'elle en la voyant à l'écran. Elle est simple,



DU MONDE ENTIER

FRANCE

— Il se pourrait que le prochain film de Jacques Feyder fût entièrement en couleurs...

— En dernière heure, Nicolas Farkas a entièrement changé ses interprètes pour la version parlante de Variétés, qui sont : Annabella, Fernand Gravey et Jean Gabin.

— Le metteur en scène, Anatole Litvak, qui fit Cette vieille Canaille et L'Equipage, vient d'être engagé par l'Universal, et rejoindra Hollywood le 15 août prochain.

— On annonce un film sur les Bataillons d'Afrique, interprété par Jean Gabin. Titre : Les Joyeux.

— Pierre Billon, l'auteur de La Maison dans la Dune, prépare Moghreb.

— M. Louis Lumière annonce la prochaine présentation d'un film en relief, mis au point dans un laboratoire de Neuilly.

— Gaby Morlay sera l'héroïne du Ruisseau, de Léonce Perret, tournera à la fin du mois.

— Et moi j'te dis qu'elle t'a fait de l'œil, sera projeté au Colisée, aussitôt après Itto.

— Cessez le feu s'intitulera désormais Amis comme autrefois.

— Marcel Pagnol tournera en octobre prochain César, avec Raimu comme principal interprète ; ce film, naturellement, fera la suite de Marius et de Fanny.

— Josseline Gael et André Luguet, que l'on vient de voir ensemble dans Le Monde où l'on s'ennuie aux côtés de la regrettée Jeanne Cheirel, seront de nouveau réunis dans un film dont le premier tour de manivelle doit être donné ces jours-ci et qui sera entièrement en couleurs naturelles.

— On annonce la prochaine réalisation du film La Vierge des Halles (quel titre !).

— Michel Strogoff va être tourné au cours de cette saison. Qui incarnera le célèbre héros de Jules Verne ?

AMERIQUE

— 2.196 films ont été présentés en Amérique du Nord pendant l'année 1934, telle que l'a établie la censure new-yorkaise, 839 productions ont été jugées par elle « indécentes », 79 productions « inhumaines » (?), 511 productions « immorales » et 15 productions « sacrilèges » !!!

— Greta Garbo, d'après son nouveau contrat à la M. G. M. touchera 300.000 dollars par film ; soit 1.500.000 en chiffres ronds. Une paille.

— Le champion de tennis, Frank Schields, vient d'être engagé par la Métro.

— Eddie Cantor a commencé Attente à l'Eglise (? ! ? !).

— Warner Baxter et Myrna Loy seront les principaux interprètes de Broadway Bill, le prochain film de Frank Capra.

— Dès qu'il aura terminé Production n° 5, Charlie Chaplin mettra en scène un film dramatique Affaires personnelles.

— Charles Boyer, dès qu'il aura terminé Private Worlds, sera la vedette de l'opérette en couleur, Wogue of 1935.

— Tod Browning va diriger un nouveau film policier, Vampires of Prague, avec Lionel Barrymore, Jean Hersholt, Elisabeth Allan.

— Reckless, dont Victor Fleming a entrepris la réalisation, est interprété par William Powell, Jean Harlow et Franchot Tone.

ALLEMAGNE

— A l'instar de ce qui se passe en Russie, 60.000 écoles communales vont être équipées pour les projections du film d'enseignement.

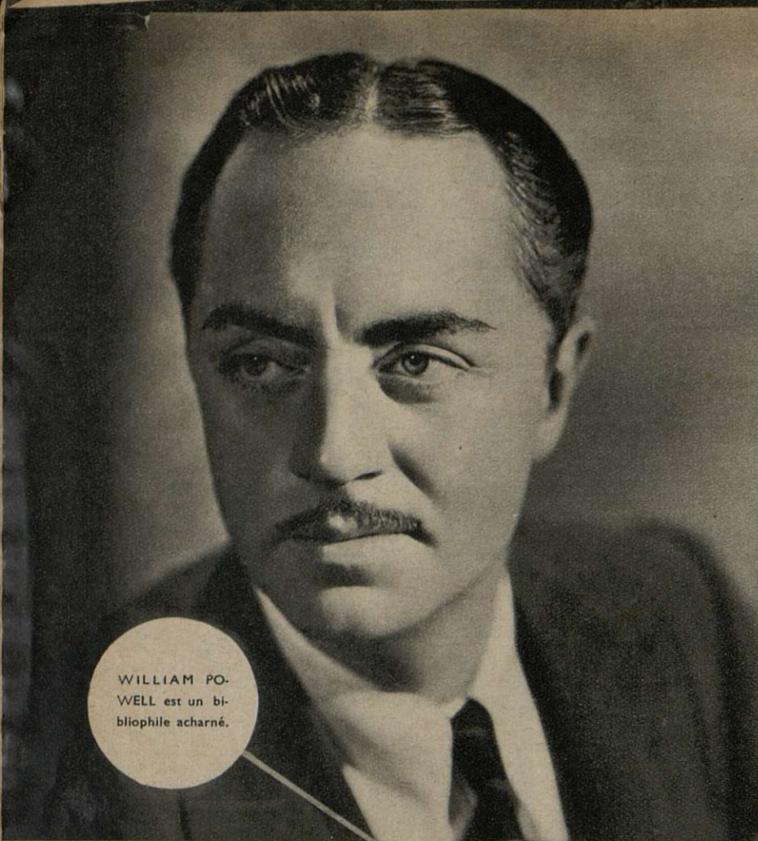
— Le grand producteur allemand, Stapenhorst, a quitté définitivement la Ufa pour la British Pictures.

— Europe Film prépare un film sur la vie de Rembrandt. Réalisateur : Carl Frolich.

— Gerda Maudrus et Ivan Petrovitch seront les vedettes du Cosaque et le Rossignol.

— Le préfet de police de Berlin a décidé de retirer la nationalité allemande à Ernst Lubitsch !

— Le « Film Kurier » fait un accueil absolument extraordinaire à Pension Mimosas, de Feyder.



WILLIAM POWELL est un bibliophile acharné.



CLAUDETTE COLBERT dans son prochain film porte des bijoux évalués à un million de dollars!...



KATHARINE HEPBURN a un grave défaut : elle recherche le genre de publicité de Greta Garbo.



GINGER ROGERS qu'un figurant de-vait embrasser en gros plan...

Hollywood.
(De notre correspondant particulier.)

A nous, les girls. — Ce ne sont pas les jolies filles qui manquent à Hollywood... Mais, la majorité en sont blondes, brunes ou platine. Pourquoi si peu de belles rousses viennent-elles à Hollywood ? Quelle que soit la réponse, Jesse L. Lasky est rudement ennuyé pour trouver les 500 jeunes filles aux cheveux roux qu'il lui faut pour ses *Redheads on parade*. Le film sera en couleurs naturelles, et il lui faut des cheveux roux authentiques, aussi bien que les taches de rousseur qui sont leurs compagnes habituelles. Lasky a dû remettre au mois prochain la réalisation de son film, pendant que ses collaborateurs visitent toutes les villes américaines pour découvrir les rousses nécessaires...

George White, lui, cherche aussi des girls, pour la seconde édition des *George White's Scandals* à l'écran. Il lui faut de jeunes personnes « entre 52 et 56 kilos, qui portent leur poids aux bons endroits. Il faut qu'elles soient belles, à la taille parfaite, et que leur visage reflète de l'intelligence, et non le niais sourire standard... » Voilà qui va nous changer. En attendant, Jack Donohue et Bobby Connelly, directeurs des danses pour White, faisaient du cheval en montagne. Donohue fit un « Prince de Galles », comme on dit, et se tordit la cheville. White a inséré dans tous ses contrats une clause interdisant à ses girls, aussi bien qu'à ses chorégraphes, de faire de l'équitation...

Ingratitudes. — Pour son beau rôle dans *Private Worlds*, Charles Boyer voulait encore mieux parler l'anglais que dans *Cara-*

vane. Aussi écrivit-il de Paris à Walter Wanger, producteur du film, qu'il travaillait nuit et jour pour améliorer son accent. Au moment de s'embarquer pour l'Amérique, Boyer reçut le télégramme suivant de Wanger : « Ne perdez pas votre temps stop à naturaliser votre personnage Français. »

Accident à Hollywood. — Il y avait quarante figurants qui jouaient des détectives et des agents de police, dans une scène de *Roberta*. L'assistant devait en désigner un pour un gros plan spécial...
— Lequel d'entre vous veut embrasser Ginger Rogers dans le gros plan ? demanda-t-il...

Tous les quarante se ruèrent vers lui avec tant d'empressement, qu'on dut en transporter quatre à l'infirmerie... Sans parler de l'état des costumes, qui brisa le cœur du préposé à la garde-robe...

Claudette et les cambrioleurs. — Dans son prochain film, *The Gilded Lily* (le Lys doré), Claudette Colbert porte des bijoux évalués à un million de dollars (15 millions de francs). Ces ornements ont été empruntés par le studio à un des plus grands bijoutiers de New-York. Mais, tant au studio que chez elle, Claudette reçoit des coups de téléphone quotidiens d'un homme qui prétend représenter une « société de protection » et veut se faire engager pour garder les gemmes. Ce genre de gangstérisme est très connu en Amérique : il sous-entend que si la société de « protection » n'est plus engagée, elle se transformera en société de cambrioleurs. Les déclarations formelles de Claudette, réitérant que les bijoux ne lui appartiennent pas

et ne sont qu'empruntés, n'ont pas découragé les maîtres chanteurs. Le studio fait accompagner la star nuit et jour par deux détectives. Non contente de cette protection, Claudette installe un ingénieux système de défense contre le vol dans la nouvelle maison qu'elle se fait construire. Un rayon ultraviolet, projeté en travers de l'allée qui mène au garage, ouvrira mécaniquement la porte de celui-ci quand passe la voiture de la star. Toutes les portes et fenêtres de la maison seront barrées d'un rayon qu'on n'allumera que la nuit, mais si un importun cherche à les traverser, le rayon brisé fera s'illuminer toute la maison, toute la propriété qui l'entoure, et déclenchera en même temps une sonnerie d'alarme. Voilà qui ne sera peut-être pas inutile, car Claudette s'est laissée séduire par une des bagues qu'elle porte dans *Le Lys doré*, et au lieu de la rendre au bijoutier, elle l'a achetée, à un prix qu'on dit fabuleux...

Hepburn et Garbo. — Katharine Hepburn, jeune star charmante et pleine de talent, a un seul défaut. Elle copie la phobie de publicité de Garbo. Mais, à l'encontre de la star suédoise, elle s'y prend sans tact. Ainsi, à une grande présentation de film, dernièrement, Katharine attira à elle par deux fois l'attention en criant d'un bout à l'autre du hall du théâtre des réflexions à son amie, Laura Harding. Les admirateurs s'empresèrent autour d'elle. Et une petite fille demanda à Katharine une signature sur son album d'autographes. D'une voix tout aussi bruyante, Katharine refusa absolument... Ce qui fit assez mauvaise impression.

Histoires de producteurs. — Un agent avait offert un scénario à Paramount, par dépêche, pour le prix de 3.500 dollars. Le studio répondit : *Désolés de ne pouvoir vous offrir que la moitié du prix demandé, soit 1.750 dollars...* Sur quoi, l'agent de télégraphier : *Erreur dans notre dernière dépêche, nous demandions trente-cinq mille et non trois mille cinq cents dollars...* Et le studio de répondre à son tour : *Désolés de ne pouvoir vous offrir que la moitié du prix demandé, soit 17.500 dollars...* Cela doit être un principe...

Salaires d'Hollywood. — Raoul Roulien, qui n'est pourtant pas un acteur des mieux payés à Hollywood, vient sans doute d'établir le record du tarif horaire le plus élevé du monde. C'était lorsqu'on tournait *Gay Divorcee*.

Roulien était allé en visite chez R. K. O., lorsqu'il rencontra le metteur en scène de *Gay Divorcee*. Celui-ci lui demanda de chanter en espagnol le grand succès du film *le Continental* pour la version espagnole.

On lui fredonna l'air; Roulien écrivit lui-même les paroles. Il se maquilla et passa un costume. On tourna, on enregistra. Et moins de deux heures plus tard, Roulien quittait le studio, ayant gagné en ce temps 1.500 dollars (ou plus de 22.000 francs) !...

William Powell, collectionneur. — Les vedettes ont toutes sortes de manies, et de collections. Les uns collectionnent les vieux programmes, les autres des bouts de film, etc. Mais la collection la plus étrange est peut-être celle de William Powell, qui a une superbe bibliothèque des livres les plus... ennuyeux du monde...

Un admirateur, qui avait entendu parler de cette collection, vient d'envoyer un nouveau volume à Powell. Il s'intitule : *Comment devenir acteur...* Et William affirme que c'est une des meilleures pièces de sa collection...

Histoire de bains. — On a entendu parler de bains de lait, voire de bains de champagne... Mais le bain de maquillage, c'est une innovation d'Hollywood, et deux personnalités venues de Paris en sont responsables...

C'est au cours de la réalisation de *l'Enfer de Dante*, que Harry Lachman et son opérateur Rudolph Maté ont songé à ce moyen de maquiller leurs figurants. Les dizaines d'acteurs qui jouent les âmes damnées brûlant en enfer ont dû être enduits sur tout le corps d'un maquillage rougeâtre. Et, s'inspirant des rapins qui se déguisent ainsi pour le bal des Quat-z-arts, Lachman et Maté ont décidé que seul un bain de fard pourrait les couvrir rapidement et bien... Et chaque soir, c'est un bain de vapeur qu'il faut administrer aux figurants... qui ont passé la journée dans les vapeurs de l'enfer... afin qu'ils puissent rentrer chez eux démaquillés !...



RAUL ROULIEN pour une chanson en espagnol toucha 1500 dollars



CHARLES BOYER apprend l'anglais toujours plus à fond.

Le succès de Shirley. — On ne peut pas exagérer l'intérêt que suscite aux Etats-Unis la petite Shirley Temple, sans doute la vedette la plus populaire à l'heure actuelle. Mais il est difficile de trouver pour elle des scénarios. La plupart des écrivains sous contrat chez Fox ont reçu la tâche de travailler à la préparation de films qu'elle pourrait jouer.

Cela se sut. Et bientôt tous les écrivains des Etats-Unis, tant amateurs que professionnels, s'y étaient mis. Au cours du mois qui suivit la réalisation de *Bright Eyes* (Shirley aviatrice), le studio reçut plus de trois cents scénarios que leurs auteurs destinaient à Shirley Temple... Et n'en acheta aucun...

De quoi est faite la gloire. — Un journaliste avait besoin de consulter la semaine dernière D. W. Griffith. Il y a moins de dix ans, le nom de Griffith était celui du plus grand personnage du cinéma, le réalisateur d'*Intolérance*, de *Birth of a Nation*, de *Way Down East*, de *Le Lys brisé*...

Le journaliste téléphone à l'organisation Hays.
— Griffith ? Qui est-ce ? répond la téléphoniste.

Et chez Hays, on ne put le renseigner.
— Nous ne nous occupons que des gens qui travaillent dans les grands studios. Essayez donc les producteurs indépendants... Nouveau coup de téléphone.

— Connais pas. Qu'est-ce qu'il a fait ? Non, ça n'est pas un producteur indépendant...

Et le journaliste ne put joindre Griffith... L'homme qui domina Hollywood pendant des années vit aujourd'hui à New-York, ignoré, oublié...

HAROLD J. SALEMSON.

SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

SHIRLEY TEMPLE lisant un de ses 300 scénarios...



Moments CRITIQUES

blesse. Il s'élève. Il veut atteindre à des sphères très hautes. Le mécanisme ingénu du scénario d'antan ne le tente plus. Il lui faut la rouerie compliquée, et les subtils rouages des films policiers modernes. Et, dans le film comique, la cascade d'incidents qui commença par la tarte à la crème et finit dans l'eau tourbillonnante d'un « water-chute » a cédé la place aux pitreries de clowns burlesques tels que W.-C. Fields, ou

de comédiens humoristiques comme les Marx Brothers.

Nous regrettons cependant ce tableau que chaque film possédait jadis, et qu'on pourrait nommer : *le moment critique*. Nos films modernes sont déçus de telle sorte qu'il n'y a pas place pour une bifurcation du héros ou de l'histoire. Et les personnages des scénarios actuels ont bien trop de choses à se raconter en anglais, français, allemand ou yankee pour se trouver placés dans des situations extravagantes et dans des positions soit cocasses, soit tragiques. Au théâtre, les êtres parlent... parlent. L'action d'une pièce est purement cérébrale, et s'exprime par des mots spirituels ou profonds. Le cinéma d'aujourd'hui emprunte presque tous ses sujets au théâtre. Il parle, il « coupe les cheveux en quatre », qu'il expose des histoires d'amour, de caserne ou de garçonne. Et nous sentons bien que le cinéma perd ainsi, dans ce déroulement monotone d'une action où chaque pièce est ajustée avec précision, la vertu merveilleuse du « gag » jaillissant, de la scène imprévue, du « moment de fantaisie ».

Vais-je regretter les films de Mack Sennett ?

Lucie DERAIN.

CI-CONTRE : Une situation plutôt embarrassante : faut-il en finir avec la vie ? (Bernal, dans Chourinette).

CI-DESSOUS : Alice Field dans cette vieille Canaille, passe plutôt un mauvais quart d'heure...

situations Embarrassantes...

JADIS le cinéma nous avait habitués à de continues émotions. Nous frémissions aux aventures de Pearl Withe, héroïne lancée dans des tourments aussi mystérieux qu'effroyables. Chaque semaine nous quittions l'héroïne placée soit au-dessus d'un creuset rempli d'acier en fusion, soit guettée par des plaques munies de piques acérées, soit encore ligotée dans une cave envahie par l'eau montante d'un torrent.

Ce fut là la chanson de gestes des Américains moyens de 1916 à 1920. Après quoi, la guerre occupa MM. les scénaristes et ils délaissèrent les « sérials », les masques aux dents blanches et les fins d'épisodes mouvementés pour les idylles sur le Front.

N'aurait-on plus le goût des films de mouvement et d'aventures, des tableaux violemment dramatiques, des moments exceptionnels ? Le cinéma a pris ses quartiers de no-



TOUJOURS LES ACTUALITÉS

Il y en a de tous les genres et pour tous les goûts : en période calme, des inaugurations, des départs de bateaux, des prouesses sportives ; aux époques agitées, des discours, des batailles dans les rues, des manifestations imposantes. Il en est pour l'hiver, avec des sauts en ski ; pour les chaleurs, avec des concours de beauté. Il y a même des « actualités féminines », qui nous montrent les salons d'un grand couturier, des bonnes œuvres et des boîtes de nuit. Il y en a de pacifiques, de guerrières, d'instructives, de comiques, de grivoises. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'elles déversent toutes la même dose invariable d'ennui.

Tout y est connu d'avance : le choix des reportages et les prises de vues. Et, comme tous les ans, la même course automobile, la même procession bretonne, et les mêmes manœuvres nautiques se déroulent sous nos yeux ; on peut dire que tout y est doublement prévu : nous savons ce que nous allons voir et nous savons comment nous allons le voir. C'est comme ce gramophone du petit

café des vacances — nous l'avons tous connu — qui serinait tous les soirs les mêmes tangos ou les mêmes Javas.

Pourtant, s'il est une mine inépuisable de nouveautés, c'est bien le domaine des événements politiques, mondains, sportifs artistiques, commerciaux. Et, tous les ans, à dates fixes, reviennent des cérémonies, des habitudes ou des épreuves dont l'attrait est toujours inédit. Les Six Jours, la Coupe Davis, le Tour de France, surtout, ne sont-ils pas assez fertiles en à-côtés, en pittoresque, pour donner l'occasion d'un spectacle sans cesse renouvelé ?

On ne leur demande pas de la poésie ou de l'imprévu, mais un minimum d'observation, d'humour ou d'esprit critique. Il est dommage que l'érection d'un monument se synthétise toujours en un discours et un défilé des troupes, dommage que le Grand Prix se résume en quelques toilettes et de monotones galops de chevaux. Pas un instant, nous n'avons l'impression d'assister à quelque chose de vivant ; c'est une série de

fragments découpés arbitrairement, de photos animées. Il faut de grands événements comme ceux qui se passent en Allemagne ou qui viennent de s'y passer pour avoir une belle actualité, au caractère majestueux et un peu inquiétant. On y trouve alors ce qui manque dans toutes les autres : la continuité.

Tout se rétrécit sur l'écran, tout devient mesquin et parfois misérable dans la plupart de nos actualités : le naturel, la chaleur de la vie y font trop souvent défaut. Au bout d'un quart d'heure de paroles, de gesticulations, de parades de toutes sortes, on garde une impression confuse et comme chaotique. « Les actualités du monde entier », « les yeux et les oreilles du monde », s'intitulent deux de ces programmes. C'est le moment de dire avec Baudelaire :

« Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
« Aux yeux du souvenir, que le monde est petit ! »
H. A.



Le train de permissionnaires, Officiers et matelots doivent regagner leurs navires.

COMMENT FUT RÉALISÉ

MORGENROT.

UNE des clauses du Traité de Versailles interdit à l'Allemagne de posséder des sous-marins ; lorsque Gunther Stapelhorst décida d'entreprendre la réalisation de « Morgenrot », dont il confia la mise en scène à Gustav Ucicky, il dut faire appel à la Finlande, laquelle lui prêta volontiers un des sous-marins allemands qu'elle avait achetés après la signature du Traité de Paix.

Les principales prises de vues de « Morgenrot » eurent lieu dans la mer Baltique où, pendant de nombreux jours, artistes et marins vécurent ensemble une existence manquant souvent de confortable, mais pleine d'intérêts.

Certaines scènes furent contrariées par la houle et ce fut avec une certaine satisfaction que les protagonistes du film, c'est-à-dire Rudolph Forster, Fritz Genschow et Gustave Bienert, retrouvèrent les studios de Neubabelsberg. Là fut reconstitué l'intérieur du sous-marin où furent tournées les scènes finales du film, c'est-à-dire celles où lentement l'eau envahit l'intérieur du navire, irrémédiablement condamné à mort. Les autres se déroulant d'une façon normale parmi les machines,

depuis le poste du commandant jusqu'à la chambre des torpilles, furent réellement tournées dans le véritable sous-marin.

Un des passages les plus caractéristiques de « Morgenrot » est la rencontre du sous-marin avec un de ces fameux bateaux-pièges.

Pour lutter efficacement contre les navires allemands, l'amirauté britannique eut l'ingénieuse idée de camoufler certains chasseurs de sous-marins en de paisibles voiliers. Le commandant Busch, qui commanda un de ces « Q-Ship », apporta à Gustav Ucicky sa précieuse collaboration. C'est lui-même qui joue dans le film le rôle du commandant du bateau-piège. Ses conseils judicieux ont permis de reconstituer de façon exacte cet épisode de la guerre sous-marine.

Certes, « Morgenrot » contient quelques légers défauts. Certains passages nous semblent un peu déformés, mais, néanmoins, c'est une œuvre fort intéressante, réalisée avec soin. On ne peut la voir sans être intéressé et ému.

Gabriel FERSEN.



Le commandant du sous-marin se rend à la gare, accompagné par sa mère inquiète et par son second.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici chaque semaine aux lecteurs du journal qui ont bien voulu lui écrire.

Haydée. — En effet, on doit prochainement tourner *les Mystères de Paris*. Je ne suis pas de votre avis sur la distribution de ce film. Constant Rémy sera très bien dans le rôle du maître d'école. C'est un artiste excellent qui saura donner à cette interprétation autant de vérité que Gilbert Dalleu dans la version muette, tournée il y a quelques années.

Chaque bon de visite de studio est pour une personne seulement. Jacques Feyder, dont vous pouvez voir actuellement *Pension Mimosa*, est d'origine belge, naturalisé français en 1920.

« Un petit curieux ». — Il me semble que votre curiosité est plutôt grande. Je conseille d'acheter l'Annuaire général de la Cinématographie... Vous désirez connaître tant d'adresses qu'il vous sera facile de vous y reporter. En voici toutefois quelques-unes : Joan Harlow : « Films Colombia », Hollywood-Californie. Joan Crawford, Studio M. G. M., Culver City (Californie). Lise Delamare, 4, rue de la Terrasse, Paris. Mireille Balin, 18, rue Spontini, Paris. Lyne Clevers, 18, rue du Mont-Cenis. Irène de Zilahy, « aux bons soins des Films R. P. », 7, rue Montaigne, Paris.

Marinette. — Puisque vous désirez savoir quels sont les films gais que l'on peut voir en ce moment, je vous conseille, si vous n'êtes pas exigeante quant à la valeur intellectuelle du scénario, les films de Bach, de Raimu, de Fernandel, d'Armand Bernard. Anabella vient de finir de tourner *l'Equipage* et tourne actuellement dans « Variétés ».

« Un admirateur de Mireille Balin ». — Vous trouverez l'adresse de votre artiste préférée en vous reportant à la réponse faite plus haut à « Un petit curieux ».

Maryvonne. — A mon avis, je préfère P. Richard-Willm à l'artiste auquel vous le comparez. L'interprétation de P. R.-W. dans le *Grand Jeu* est excellente ; c'est un artiste qui saura s'affirmer de plus en plus et qui saura tenir une des premières places parmi les vedettes françaises.

Rose. — Vous pouvez écrire à Simone Simon, à l'hôtel George V, et à Janine Crispin, 3, rue Claude-Monet, à Boulogne-sur-Seine.

Mademoiselle de Laquière. — Le principal interprète du *Bossu* demeure : 153, rue de Valenciennes, Paris (15^e).

G. B. L. — Robert Lynen ne tourne actuellement dans aucun film ; il reparaitra bientôt dans une nouvelle production qui est actuellement en projet.

Paul D. — Mais oui, vous pouvez écrire à Meg Lemonnier ; celle-ci, très certainement, vous enverra sa photographie ; voici son adresse : 7, rue Mignard, Paris.

Henriette Etienne. — J'ai transmis votre commande au service intéressé qui, certainement, entre temps, a fait le nécessaire. Voici l'adresse de Pierre-Richard Willm : 89, rue Cardinet, Paris.

Un admirateur de Mireille. — Voici les trois adresses demandées : Marcelle Chantal : 4, avenue Rodin. Renée Saint-Cyr, 30, quai de Passy, et naturellement Mireille Balin, 18, rue Spontini. Ecrivez-leur ; chacune d'elles vous enverra très certainement une photographie.

Ketty de Lapina. — Rassurez-vous, Jean Kiépura n'est pas mort, contrairement à ce qui a été annoncé dans certains journaux ; il a dû être tout simplement grippé ; il se rétablit en Suisse où il est actuellement en villégiature.

Petite Dactylo. — Maurice Chevalier est actuellement en Amérique où il tourne pour les Artistes Associés ; vous pouvez lui écrire au Studio de cette Société à Hollywood (Californie).

Sif. — Je serai très désireux de signaler votre désir de trouver un correspondant parmi les lecteurs. Je vous demanderai toutefois de bien vouloir me communiquer votre adresse.

Une admiratrice d'Ivan Petrovitch. — Voici quelques-unes des adresses demandées : Yvan Petrovitch, « aux bons soins des Films Ratisbonne », 5, rue du Cardinal-Mercier, Paris. Pierre Brasseur : 3, rue Lacroix-Longue, Paris. Robert Arnoux : 40, rue Ribéra (16^e). Jacques Maury : 11, rue Théophile-Gauthier, à Neuilly-sur-Seine. Lyne Clevers : 18, rue du Mont-Cenis.

Pierrot. — Voici les adresses demandées : Claudette Colbert, Studio Paramount, Hollywood (Californie). Lillian Harvey, Studio Fox-Film, Hollywood (Californie). Rosine Dérain : 12, rue de Cigny, Paris. Germaine Aussey : 62, avenue Marceau, Paris. Simone Bourday, 17, rue de l'Atlas, Paris.

Pas si bête que ça. — Nous vous conseillons d'adhérer au Club cinématographique de France, 180, rue de l'Université ; vous y trouverez tous les renseignements que vous désirez.

Y. Normand. — Veuillez nous communiquer votre adresse pour que nous puissions vous adresser notre catalogue de cartes postales.

IRIS.

CIGAZINE

7 FÉVRIER 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N° 6



JEAN MURAT et BRIGITTE HELM
dans LE SECRET DES WORONZEFF
(U. F. A.-A. C. E.).